

UN PSAUME ÉVANGÉLIQUE.

(COMMUNION.)

O Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! Seigneur ! écoute ma voix ; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications !

O Eternel ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera !

Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint.

J'attends l'Eternel ; mon âme l'attend, et j'ai mon attente en sa parole. Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin !

Israël ! attends-toi à l'Eternel : car l'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance auprès de lui, et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.

(PSAUME CXXX) .¹

(4) Nous publions ce discours et le suivant comme ils ont été composés, c'est-à-dire en les rattachant l'un à l'autre par des considérations générales. Mais rien n'empêche, si on le préfère, de les lire comme des discours isolés et indépendants ; il suffit pour cela de laisser de côté, dans le premier, d'abord le texte du psaume LXIII, puis les trois premiers alinéas, et de commencer

O Dieu ! tu es mon Dieu fort ; je te cherche au point du jour !
 Mon âme a soif de toi ; ma chair te souhaite comme une terre
 déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi
 que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire !

Car ta gratuité est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront ;
 et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en
 invoquant ton nom !

Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma
 bouche te loue avec un chant de réjouissance, quand je me sou-
 viens de toi dans mon lit, et que je médite de toi durant les veilles
 de la nuit !

Parce que tu m'as été en secours, à cause de cela je me réjoui-
 rai à l'ombre de tes ailes ; mon âme s'est attachée à toi pour te
 suivre, et ta droite me soutient !

Mais ceux-ci qui demandent que mon âme tombe en ruine,
 entreront au plus bas de la terre ; on les détruira à coups d'épée,
 ils seront la portion des renards.

Mais le roi se réjouira en Dieu ; et quiconque jure par lui s'en
 glorifiera ; car la bouche de ceux qui mentent sera fermée.

(PSAUME LXIII.)

Les deux psaumes qu'on vient de lire offrent entre
 eux un contraste frappant. Le premier exprime la
 détresse et l'anxiété la plus poignante ; c'est un cri
 d'angoisse jeté vers le Seigneur du fond d'un abîme :
 nous verrons plus tard quel est cet abîme.

à ces paroles : *Il serait impossible d'imaginer*, etc. Pour le dis-
 cours suivant, on supprimera le premier alinéa, et l'on commen-
 cera la lecture à ces paroles : *Quelques interprètes placent*, etc.

Nous avons pensé que ces indications ne seraient peut-être pas
 inutiles, dans le cas où ces sermons seraient employés pour
 une lecture publique.

Le second au contraire est un chant d'actions de grâces ; on y sent un cœur qui possède l'objet de ses désirs, et qui a besoin d'épancher au-dehors la joie dont il est plein.

Ce qui rend surtout digne d'attention le contraste que je viens de signaler, ce qui donne à ce contraste un caractère véritablement merveilleux, ce sont les circonstances au milieu desquelles furent composés les deux cantiques dont il s'agit. En effet, rien dans le psaume cent trentième n'annonce que David se trouvât dans des circonstances matériellement difficiles ou douloureuses lorsqu'il l'écrivit ; et si, comme l'ont pensé plusieurs interprètes, la composition de ce psaume doit être placée peu après le meurtre d'Urie, il aurait été écrit à l'époque de la prospérité et de la splendeur du règne de David. Quant au psaume soixante-troisième, nous ne sommes point dans le doute à l'égard des circonstances qui l'ont inspiré ; le titre même de ce cantique d'actions de grâces nous apprend qu'il a été composé par David lorsqu'il était dans le désert de Juda, privé de toutes les nécessités de la vie, réduit à fuir avec un petit nombre de partisans devant les persécutions implacables de Saül. Ainsi le psaume qui exprime la détresse se rattache à une époque de prospérité, et le psaume qui exprime la joie se rattache à un temps d'épreuve. Il y a donc pour l'enfant de Dieu des souffrances indépendantes des circonstances extérieures, et il y a aussi pour lui

des joies indépendantes de ces circonstances. Ce sont ces douleurs et ces joies de l'enfant de Dieu, dont la nature est toute morale, dont la source est toute au-dedans de lui, et sur lesquelles les événements de la vie n'ont aucune prise, que je voudrais considérer avec vous, mes chers frères, en consacrant deux exercices à cette méditation. Aujourd'hui, guidés par le psaume cent trentième, nous rechercherons l'origine et le caractère des souffrances spirituelles des enfants de Dieu. Et dans un autre exercice, si le Seigneur le permet, nous demanderons au psaume soixante-troisième ce que sont les joies spirituelles des enfants de Dieu.

Il serait impossible d'imaginer une angoisse plus profonde et plus amère que celle qui s'épanche dans les paroles que nous sommes appelés à méditer aujourd'hui. Le poète sacré y crie au Seigneur comme un homme plongé au fond d'un abîme sans issue, d'où la puissance divine peut seule le délivrer, et qui attend avec une anxiété infinie le moment de cette délivrance. « O Éternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! Seigneur ! écoute ma voix ; que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications ! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin ! »

Quel est donc cet abîme au fond duquel David était plongé alors ? quelle est cette angoisse sous le poids de

laquelle il gémit si douloureusement, dont il désire si ardemment d'être délivré? La suite nous montre clairement qu'il s'agit d'une souffrance toute morale, et que la douleur qui arrachait à David ce cri de détresse n'est autre chose que le sentiment accablant de son péché. En effet on ne trouve dans ce psaume aucune allusion à des épreuves temporelles, ni à une délivrance temporelle : il n'y est parlé que de péché, de pardon et de rédemption. « O Eternel ! si tu prends garde *aux iniquités*, Seigneur, qui est-ce qui subsistera ! » Voilà donc ce qui affligeait David, ce qui le terrifiait, ce qui l'accablait d'un fardeau qu'il ne pouvait plus supporter : ses iniquités, la conviction et le sentiment de ses péchés. Il est possible, comme l'ont pensé quelques interprètes, que ce psaume ait été écrit alors que le sentiment du péché était ravivé chez David par cette chute si profonde qui commença par un regard de convoitise, continua par un adultère, et aboutit à un homicide : mais les expressions qu'il emploie sont générales, elles s'appliquent à tous les pécheurs de tous les temps ; elles s'appliquent, ou du moins elles devraient s'appliquer à chacun de nous sans exception, mes bien-aimés frères. Cette effusion d'un cœur repentant nous montre ce que doit être chez l'enfant de Dieu le sentiment du péché. Aucune douleur, aucune frayeur, aucune angoisse ne devrait égaler celle qui résulte du péché. Si nous savions voir le péché tel qu'il est et tel que le voyait David,

nous ne pourrions rien imaginer de plus effrayant ni de plus horrible. C'est assurément une position effrayante que celle d'un homme perdu au fond d'un abîme d'où nulle puissance humaine ne peut le tirer, où nul regard humain ne peut le voir, où nulle oreille humaine ne peut l'entendre, qui fait retentir en vain de ses cris d'angoisse les échos de sa prison, et qui n'a d'autre perspective devant lui que la mort lente et horrible de la faim : eh bien ! ce n'est là qu'une faible et pâle image de la position du pécheur en présence de la justice de Dieu ; ce n'est là qu'une pâle image de l'angoisse qui remplissait le cœur de David lorsqu'il écrivait ce psaume, de l'angoisse qui remplirait nos propres cœurs, mes frères, si nous sentions nos péchés comme nous devrions les sentir. Qui pourra jamais dire tout ce qu'il y a de redoutable et d'horrible dans le péché ! le péché, qui est une rébellion audacieuse de la créature contre son créateur ; le péché, qui renverse violemment l'ordre établi de Dieu dans l'univers ; le péché, qui traîne après lui — triste cortège — la douleur, la maladie, la mort, les larmes et le deuil ; le péché qui plonge les âmes dans l'abîme de la perdition éternelle ! Et qui pourra jamais dire à quel point nous sommes pécheurs ! nous qui sommes nés et qui avons grandi dans le péché ; nous qui « buvons l'iniquité comme l'eau, » et dont les justices même sont « comme le linge le plus souillé, » pour parler avec l'Écriture ; nous qui avons

péché tous les jours de notre vie, et ne devrais-je pas ajouter toutes les heures de chaque jour ! Pour essayer de vous faire une juste idée de vos péchés, réunissez par la pensée tous ceux que votre mémoire vous rappelle dans votre vie entière, et dites-vous bien que ceux-là même qui sont passés depuis de longues années, ceux dont l'impression s'est affaiblie dans votre conscience par l'effet du temps, que ceux-là même sont aussi présents devant Dieu que s'ils avaient été commis aujourd'hui ; dites-vous bien qu'à côté de tous ces péchés si nombreux que votre mémoire vous retrace il en est d'autres, bien plus nombreux encore, que vous avez oubliés mais dont Dieu se souvient ; rappelez-vous que ce ne sont pas seulement les actes coupables qui sont des péchés devant Dieu, mais aussi ces paroles mauvaises ou légères auxquelles on attache si peu d'importance dans le monde ; rappelez-vous que, selon la parole de Dieu, « les médisants n'hériteront point le royaume des cieux ; » que « la part des menteurs sera dans l'étang ardent de feu et de soufre ; » que « Dieu ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain ; » que « les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites ; » en sorte que toutes les fois que vous avez menti, toutes les fois que vous avez médité, toutes les fois que vous avez prononcé une parole qui blessait la piété ou la pureté, vous avez commis un péché digne de la con-

damnation; rappelez-vous enfin que Dieu regarde au cœur : que du cœur sortent les actions coupables et les paroles mauvaises ; que la seule intention du mal équivaut devant Dieu au mal accompli ; que toutes les pensées contraires à la charité, à la piété, à l'humilité, à la pureté, sont devant Dieu des péchés et de grands péchés — rappelez-vous tout cela, rassemblez par l'imagination, si vous le pouvez, toute cette masse énorme de péchés présents ou passés, connus ou inconnus, d'actions, de paroles ou de pensées, fléchissez comme David sous ce fardeau terrible, et criez avec lui : « Mes iniquités m'ont atteint et je ne les ai pu voir, elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et ma force m'a abandonné ! » Oh ! si nous pouvions connaître et sentir véritablement nos péchés ! Si nous pouvions, nous qui sommes si prompts à nous émouvoir dans les épreuves temporelles, nous qui sentons si vivement et la douleur physique et les souffrances du cœur, connaître enfin la souffrance de l'âme et l'angoisse du péché ! Si nous pouvions dans un jour comme celui-ci, au moment de nous approcher de la table du Seigneur, laisser de côté toutes les autres préoccupations, oublier toutes les autres inquiétudes, toutes les autres souffrances, et ne gémir que de nos péchés, et crier avec David dans l'excès de notre angoisse *morale* : « O Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsis-

tera! » Je le reconnais, ô mon Dieu! je n'ai rien mérité devant toi, sinon ta condamnation et ta colère; et si tu me traitais selon mes mérites je ne pourrais pas subsister un seul jour, pas un seul moment devant ta justice éternelle. J'ai péché depuis l'heure où j'ai su discerner le bien du mal; j'ai péché en actions, en paroles et en pensées; j'ai péché tous les jours de ma vie et contre tous tes commandements; mes péchés ont ouvert l'enfer sous mes pas, il n'y a en moi-même nulle puissance pour y échapper; et je le sens plus que jamais au moment d'approcher de la table sainte, je ne suis devant toi qu'un pécheur!

Cette conviction du péché et de la condamnation qu'il entraîne est le premier pas qui conduit au salut. Il faut connaître la perte pour sentir le besoin de la délivrance; et plus le sentiment de la perte aura été profond et amer, plus la délivrance aura de prix à nos yeux. Jamais nous n'apprécierons le salut ce qu'il vaut, jamais nous n'en comprendrons la douceur, l'excellence et la beauté, si nous n'avons pas commencé par descendre avec David au fond de l'abîme de nos péchés. Heureux qui peut sentir ses péchés comme David, et comme lui les pleurer!

Mais le prophète repentant ne s'en tient pas à ce sentiment amer du péché qui, s'il ne nous conduisait

pas plus loin, ne pourrait que nous livrer au désespoir. Après qu'il a contemplé ses iniquités, après qu'il s'est senti accablé et comme écrasé sous leur poids, quand il a reconnu qu'il est plongé dans un abîme d'où nulle puissance humaine ne pourrait le délivrer, il se tourne vers le Seigneur, il tend vers lui non-seulement ses mains suppliantes, mais son âme tout entière, il crie à lui pour obtenir cette délivrance dont il éprouve un si ardent besoin : « Seigneur! écoute ma voix : que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin! » Quelle admirable beauté n'y a-t-il pas dans cette image, et dans la répétition qui en double l'énergie! Imaginez, si vous le pouvez, des expressions plus vives, plus saisissantes, qui pénétreraient davantage au fond de l'âme, pour peindre l'ardeur du désir et l'angoisse de l'attente! Ce qu'éprouve un homme condamné à une longue faction dans une nuit d'hiver, exposé durant de longues heures à la neige ou au vent glacé, en attendant le moment bienheureux où le premier rayon de l'aurore, signal de son remplacement, viendra le relever de sa fatigue et de sa souffrance : voilà ce qu'éprouvait David en attendant la délivrance de son âme; ou plutôt ce n'est là qu'une faible image de ce qu'éprouvait David : son désir, son attente, son anxiété l'emportaient sur celles de l'homme auquel il se compare, autant que

l'esprit l'emporte sur la matière, l'âme sur le corps, les choses éternelles sur celles qui passent. Quand on songe que ce désir si profond et si ardent avait pour objet un bien purement moral, une délivrance toute spirituelle, on reste confondu d'admiration devant un degré si avancé de spiritualité chez un tel homme et à une telle époque; chez ce roi guerrier sorti d'une nation éminemment grossière et charnelle, ce Juif qui vivait onze siècles avant la venue du sauveur. Qui d'entre nous ne se sent humilié en se comparant sous ce rapport à David? qui d'entre nous n'est obligé de reconnaître que cet homme dont les lumières étaient si inférieures aux nôtres, nous dépasse infiniment en spiritualité? que cet Israélite, qui vécut onze siècles avant la promulgation de l'évangile, avait plus que nous le sens des choses spirituelles, le sens évangélique, j'allais dire le sens chrétien? Mais aussi qui ne voudra, dans un jour comme celui-ci, marcher du moins de loin sur les traces de David! qui ne voudra éprouver à son tour quelque chose de cet ardent désir, de ce besoin immense qui le poussait vers le Seigneur! qui ne voudra s'approcher de la cène en soupirant comme David après la délivrance du péché, en ayant faim et soif de la présence et de la grâce de son Dieu; et qui ne lui dira du fond du cœur, au moment de recevoir le pain et le vin sacrés : « Comme le cerf altéré brame après des eaux courantes, ainsi mon âme soupire ardemment après

toi, ô Dieu! mon âme attend le Seigneur plus que les sentinelles le matin, plus que les sentinelles le matin! » je le sens, ô mon Dieu! en m'approchant de la table sainte, « une seule chose est nécessaire; » c'est cette seule chose que je demande, c'est cette bonne part qu'avec Marie je veux choisir à toujours! je renonce à tout le reste, s'il le faut, pourvu que j'obtienne ta grâce; je consens à vivre pauvre, obscur, humilié, souffrant, pourvu que ta voix, ô père céleste! fasse entendre dans mon cœur à la table sainte ces douces paroles : « mon fils, ma fille, va en paix; tes péchés te sont pardonnés! »

Tes péchés te sont pardonnés! Telle est, mes frères, l'inaffable résultat de ce désir, de cette attente du Seigneur que David exprime d'une manière si vive et si saisissante. Le Seigneur ne manque jamais de se faire entendre au cœur qui l'appelle, et trouver au cœur qui le cherche. Son serviteur ne reste pas longtemps sous le poids de cette angoisse morale produite par le sentiment de son péché; bientôt il sent une paix divine se répandre dans son âme; après avoir passé de l'angoisse à la prière il passe de la prière à l'action de grâces, et il s'écrie : « Mais il y a pardon auprès de toi! Israël, attends-toi à l'Eternel; car l'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance auprès de lui! » Il y a pardon auprès de toi! Que de choses dans ces simples mots! quelle

profondeur de consolation et de paix pour l'âme angoissée sous le fardeau de ses péchés ! Il y a pardon auprès du Seigneur, pardon sans réserve, sans limite, sans condition, pardon pour tous les péchés et pour tous les pécheurs. Il y a pardon pour un David homicide et adultère ; pardon pour une pauvre Madeleine méprisée même d'un monde pécheur à cause des désordres de sa vie ; pardon pour un brigand sur la croix qui a vécu dans l'endurcissement et dans le crime jusqu'à ce moment suprême où il se tourne vers le Seigneur ; il y aurait eu pardon pour un Judas lui-même s'il avait cherché, s'il n'avait pas rejeté volontairement le pardon. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais dans le monde un seul pécheur, si coupable soit-il, à qui le Seigneur ne puisse, à qui le Seigneur ne veuille pardonner. Courage donc, mes bien-aimés frères : quels que puissent être les péchés, secrets ou connus, que votre conscience vous reproche et sous le poids desquels vous gémissiez tout bas, il y a pardon auprès du Seigneur, pardon pour vos propres péchés. Peut-être — et j'aime à le croire — y a-t-il dans cette assemblée quelques âmes humbles et craintives qui sentent réellement et profondément leurs péchés, qui les déplorent avec amertume, et qui à la pensée de leur indignité tremblent, hésitent, reculent au moment de s'approcher de la table du Seigneur — ah ! s'il en est ainsi de vous, mon cher frère, ma chère sœur, prenez courage : c'est précisé-

ment parce que vous êtes pécheur que la table du Seigneur est faite pour vous; c'est vous-même, pécheur ou pécheresse digne de condamnation, que le sauveur appelle à son festin. Ce qu'elle proclame cette table du Seigneur, c'est que l'Éternel est miséricordieux, et qu'il y a pardon auprès de lui. Venez, levez-vous humble mais confiant comme l'enfant prodigue, allez vers votre père et dites-lui : mon père! j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton enfant! et vous verrez alors si ce père céleste ne vous accueille pas comme le père de la parabole accueillit l'enfant prodigue, s'il ne vous ouvre pas ses bras paternels, s'il ne vous revêt pas de la robe de noce, s'il ne vous reçoit pas à sa table et dans sa maison, heureux, dans son cœur de père, de vous pardonner et de vous bénir!

Mais nous n'avons pas achevé de signaler tous les traits évangéliques de cet admirable psaume; car on y retrouve sans peine l'un après l'autre tous les caractères essentiels du salut chrétien, tel que l'évangile devait l'annoncer et le développer onze siècles plus tard. Ce pardon que David proclame n'est pas un pardon pur et simple, un pardon qui ne coûte rien à celui qui l'accorde : c'est un rachat, une rédemption; et l'auteur de cette rédemption n'est autre que Dieu lui-même. Le prophète ne dit pas seulement : « l'Éternel est miséricordieux, » mais il ajoute, pour

montrer la nature et le caractère de cette miséricorde : « il y a rédemption en abondance auprès de lui ; et lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités. » C'est bien là le pardon évangélique, le pardon que Jésus devait apporter au monde, le pardon du pécheur acheté par le châtement du péché, le pardon duquel l'amour paie le prix à la justice, et ce prix quel est-il sinon le sang du fils de Dieu ? c'est *lui-même* qui rachète son peuple, c'est lui-même qui expie leurs péchés. « Vous êtes établis, » disait saint Paul aux pasteurs d'Ephèse, « pour paître l'église de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang. » Le voilà ce mystère de l'expiation, qui ne devait être pleinement révélé au monde que bien des siècles plus tard, le voilà déjà en germe et en prophétie dans ce cantique de David, qu'on pourrait appeler un résumé anticipé de l'évangile.

Cette rédemption, cette expiation que David nous prêche si longtemps d'avance, nous est prêchée aussi par la table sainte où nous sommes invités aujourd'hui. Otez de la cène l'expiation et la cène ne signifie plus rien, et la table de Christ n'est plus qu'une formalité puérile. Que signifie ce pain que nous rompons, sinon que le corps de Christ a été rompu sur la croix pour nos péchés ? Que signifie ce vin que nous répandons dans la coupe, sinon que le sang de Christ a été répandu sur la croix pour nos péchés ? En mangeant ce pain et en buvant ce vin que faisons-nous,

sinon de déclarer à la face de la terre et du ciel, et de sceller dans notre cœur par la foi, la bienheureuse assurance que nos péchés sont expiés à jamais par la mort de Jésus-Christ? Approchons-nous en effet dans de telles dispositions, mes bien-aimés frères, de la table du Seigneur; allons-y en ne voulant, comme saint Paul, « savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié, » puisque c'est la croix de Christ qui seule nous obtient le pardon de nos péchés et la vie éternelle. Et puissions-nous dans ce moment solennel et doux où nous porterons à nos lèvres le pain et le vin de la cène, puissions-nous contempler à ce moment même par la foi Christ mourant sur la croix pour nos péchés, et par sa mort nous réconciliant avec Dieu; tellement qu'il est aussi impossible de nous ravir désormais la faveur de Dieu, qu'il est impossible de faire que le sang de Christ n'ait pas coulé sur la croix!

Un dernier trait reste encore à signaler dans notre psaume; un trait qui était nécessaire pour que rien ne manquât à cette merveilleuse esquisse, tracée onze siècles à l'avance, du salut évangélique. Ce pardon tout gratuit que Dieu accorde aux pécheurs, ce salut qu'un autre accomplit pour eux sans qu'ils aient rien fait pour le mériter, peut sembler à l'observateur superficiel présenter un grave danger, celui de conduire au relâchement. De tout temps cette objection a été

faite contre le salut par grâce ; saint Paul déjà l'exprime en ces termes pour la combattre dans son épître aux Romains : « Quoi donc ! pécherons-nous afin que la grâce abonde ?..... » Mais bien longtemps avant saint Paul David avait répondu à cette difficulté en déclarant, dans le psaume que nous méditons aujourd'hui, quel est le but et le résultat infailible du pardon que Dieu accorde aux pécheurs. Remarquez en effet cette déclaration, véritablement incompréhensible pour qui n'a pas trouvé dans l'évangile le secret de l'apparente contradiction qu'elle renferme : « Il y a pardon auprès de toi afin que.... » qu'attendez-vous ? quel sera le complément de cet *afin que* ? quel but David va-t-il assigner au pardon de Dieu ? Dira-t-il que Dieu pardonne afin qu'on l'aime ? Cette pensée serait vraie sans doute, mais ce n'est pas celle de David. Dira-t-il que Dieu pardonne afin que le pécheur gracié puisse se reposer en paix dans l'assurance qu'il n'y a plus pour lui de condamnation ? Cette pensée serait vraie sans doute, mais ce n'est pas encore celle de David. Achéons la phrase dont nous n'avons lu que les premiers mots : « Il y a pardon auprès de toi *afin que tu sois craint !* » O parole véritablement étonnante ! antithèse profonde et sublime, qui n'a pu se rencontrer que sous une plume dirigée par le Saint-Esprit ! Le but et l'effet du pardon que Dieu accorde au pécheur, c'est de porter le pécheur à craindre Dieu. Ce n'est pas de l'endormir

dans une sécurité indolente et relâchée : c'est au contraire de lui servir d'avertissement à la vigilance, d'aiguillon vers la sainteté. Si étonnante, si contradictoire que semble au premier abord une telle assertion, elle n'a rien qui ne soit en parfait accord soit avec l'expérience des fidèles, soit avec les principes de la doctrine évangélique, soit avec les lois éternelles du cœur humain. Le pardon, tel que l'évangile le proclame, doit nécessairement porter le pécheur à craindre Dieu, dans quelque sens qu'on veuille entendre cette expression. La crainte de Dieu a deux sens dans l'Écriture. Il y a une crainte du jugement, qui est fondée sur la justice de Dieu, et qui peut se trouver chez ses ennemis eux-mêmes; il y a aussi une crainte filiale, qui n'appartient qu'à ses enfants, qui n'est autre que la frayeur de l'offenser, et qui a pour principe l'assurance de son amour. Plus nous serons persuadés de la justice de Dieu, plus nous le craindrons dans le premier sens; plus nous serons persuadés de son amour, plus nous éprouverons à son égard la crainte filiale. Sous ce double rapport, le pardon que Dieu accorde aux pécheurs dans l'évangile doit nécessairement produire la crainte de Dieu.

Il produit la crainte des jugements de Dieu; car s'il y a quelque chose au monde qui soit fait pour mettre en lumière la haine de Dieu contre le péché et le châtiment que lui réserve sa justice, c'est assurément le pardon évangélique, ce pardon qu'il a fallu

acheter au prix du sang de la croix. S'il était possible que Dieu laissât le péché sans châtement, comment expliquer les souffrances de Christ? comment admettre que Dieu, sans une nécessité absolue, eût livré son fils bien-aimé aux humiliations d'une vie mortelle, à l'agonie de Gethsémané et aux tortures de la croix? Les souffrances de Christ proclament au monde entier qu'il y a une malédiction contre le péché; et ce premier châtement du péché, infligé dans la personne du rédempteur en faveur des pécheurs qui se repentent, nous fait pressentir ce que sera un jour son châtement définitif dans la personne des pécheurs sans repentance. Ecoutez saint Paul : « Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait sans miséricorde sur la déposition de deux témoins : de combien plus grands tourments pensez-vous donc que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose profane le sang de l'alliance, et qui aura outragé l'esprit de grâce? car nous connaissons celui qui a dit : c'est à moi que la vengeance appartient; et je le rendrai, dit le Seigneur. C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! » Oui, s'il y a pardon auprès de Dieu, pardon dans le sang de Christ, c'est afin que Dieu soit craint; et le salut par grâce annonce pour les derniers jours un jugement terrible sur ceux qui rejettent cette grâce.

Mais le pardon que Dieu accorde aux pécheurs

doit surtout nous inspirer la crainte filiale, la crainte d'offenser un si tendre père. Si la mort de Christ nous prêche la justice de Dieu, elle nous prêche bien plus fortement encore son amour. L'amour domine la justice dans la scène de Golgotha, « la miséricorde s'élève par-dessus la condamnation. » Je n'essaierai pas une fois de plus, mes frères, après l'avoir essayé si souvent et toujours en vain, de vous donner une juste idée de cet amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ ; je n'essaierai pas de mesurer ce qui est sans mesure, de sonder ce qui est insondable, d'enfermer l'infini dans des paroles humaines, d'exprimer ce qui surpasse non-seulement toute expression, mais toute connaissance. Christ est mort pour nous sur la croix ; le fils de Dieu, le saint et le juste a donné sa vie pour des pécheurs : c'est assez, ces seuls mots disent tout ; il n'en faut pas savoir davantage pour comprendre qu'un tel sacrifice n'a pu être inspiré que par l'amour le plus profond, le plus pur, le plus tendre, le plus dévoué, le plus merveilleux qui fut jamais. Et nous pourrions, en présence d'un pareil amour, ne pas aimer à notre tour celui qui nous a tant aimés ! Nous pourrions, en présence du sang de Christ, vivre encore dans ces péchés qui l'ont fait verser ! Nous pourrions, en persistant dans ces péchés, autant qu'il est en nous crucifier Jésus une seconde fois et l'exposer encore à l'ignominie ! Nous ne haïrions pas, nous ne craindrions pas plus que la mort et plus

que l'enfer ces péchés qui ont crucifié notre sauveur!..... Non, non, s'il y a pardon auprès de Dieu, s'il y a pardon dans le sang de Christ, c'est afin que Dieu soit craint, c'est afin que nous redoutions plus que toute chose au monde de retomber encore dans le péché. Nous connaissons bien des sujets de crainte : mais il est une crainte qui domine toutes les autres dans le cœur des rachetés de Christ, c'est celle d'offenser Dieu par leurs péchés. Nous craignons les épreuves temporelles, la douleur physique, les déchirements de cœur causés par la perte des objets de nos affections : mais nous craignons plus encore le péché. Nous craignons la mort, et nous ne pouvons envisager sans frémir ce dernier combat, qui doit arracher violemment notre âme à son enveloppe d'argile : mais nous craignons plus encore le péché. Nous craignons l'enfer, les peines éternelles, et ces régions de ténèbres qui sont la prison de Satan et de ses anges : mais nous craignons plus encore le péché!

Tel est, mes bien-aimés frères, le langage sincère de tout racheté de Christ, de tout homme qui croit au fond de son cœur que ses péchés lui sont pardonnés par le sang de la croix. Tel est le langage, tels sont les sentiments que doit nous inspirer cette table sainte qui nous rappelle d'une manière si émouvante, qui nous proclame tout de nouveau de la part du Seigneur notre pardon. Pussions-nous en effet dans de telles dispositions nous approcher aujourd'hui de la table

du Seigneur ! Puissions-nous y sentir nos cœurs
tremblants d'amour pour celui qui nous a tant aimés !
Puissions-nous y sceller sans retour, entre les mains
de notre sauveur, la résolution inébranlable de ne
plus pécher — pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus de
condamnation pour nos péchés ! Amen.

Septembre 1854.
